

NOTE ET BILAN D'EXPÉRIENCE

James, l'archiviste et la chute de la Nouvelle-France. Une étude sur l'authenticité de manuscrits du général Wolfe

François Cartier

INTRODUCTION – TOUT À APPRENDRE

*F*élicitations, vous êtes embauché comme archiviste dans un des plus importants musées d'histoire au pays. Que faites-vous en premier? Peut-être tentez-vous de retenir les noms de vos nouveaux collègues de travail, ou de vous souvenir sur quel étage se trouve votre bureau? Que faites-vous alors en second? Vous ouvrez des boîtes, pardi! Vous apprenez à connaître cette nouvelle collection sur laquelle vous devez veiller; vous tentez d'en apercevoir les contours, d'en jauger la profondeur, d'évaluer son caractère.

Tel a été mon premier défi en arrivant au Musée McCord à l'automne 2002. Éplucher les instruments de recherche, naviguer dans la base de données, sortir des boîtes de la réserve, parler à mes collègues; tout cela m'a aidé à me lancer sur la voie de l'exploration de cette collection qui faisait à l'époque 225 mètres linéaires¹. Toutefois, le fait d'assister les chercheurs fréquentant le Centre d'archives et de documentation du Musée a été la meilleure initiation à cette collection. Après tout, quand on vous demande si vous avez des écrits qui portent, par exemple, sur la perception qu'avaient les Montréalais du mont Royal au 19^e siècle, vous avez besoin de vous remuer! Comme quoi la pratique demeure encore le meilleur moyen d'apprendre.

Dans le cadre de cet exercice initial de familiarisation, des fonds ou des pièces vous sautent davantage aux yeux. «*Comment se fait-il que nous ayons le fonds de Sir George-Étienne Cartier? Il ne devrait pas être à Ottawa? M. McCord avait une bonne relation avec les filles dudit politicien? Ab bon! Et ce fonds Greenshields ne vient-il pas de cette famille de commerçants dont on voit encore des traces sur les bâtiments du Vieux-Montréal? Oui, vraiment? Il va falloir que je me renseigne sur l'histoire de Montréal, presto!*»

La pièce qui s'est démarquée provenait toutefois d'une époque encore plus reculée que celle des Cartier et Greenshields. Elle me renvoyait aux dernières heures de la Nouvelle-France. J'avais devant moi un petit cahier d'apparence anodine aux pages jaunies par le temps : le journal personnel de James Wolfe, rédigé lors du siège de Québec en 1759. Il faut savoir que le fondateur du Musée, David Ross McCord (1845-1930), avait de nombreux intérêts tous très typiquement victoriens et romantiques, dont la culture d'un des acteurs issus de notre histoire nationale. En tête de file de cet « aréopage » venait le major-général James Wolfe, une des figures marquantes de la seconde prise de Louisbourg en 1758, le conquérant des plaines d'Abraham en 1759 dont l'œuvre allait être parachevée par Jeffery Amherst un an plus tard à Montréal. McCord développa une véritable obsession pour le général anglais et amassa une très appréciable collection de *Wolfiana*. De la fin du 19^e siècle aux premières décennies des années 1900, McCord réussit, grâce à ses contacts, ses agents et sa fortune, à mettre la main sur divers objets, comme un cachet en ivoire portant les armoiries du général ou une mèche de ses cheveux (probablement récoltée post mortem).

Des documents d'archives faisaient aussi partie du lot, incluant de nombreuses représentations iconographiques de Wolfe. On y trouve, entre autres, une copie gravée de la célèbre peinture réalisée par Benjamin West en 1770 (*The Death of General Wolfe*). On redécouvre également un ensemble d'une dizaine de caricatures réalisées par George Townshend, un des brigadiers de Wolfe lors du siège de Québec. Au nombre de ces dernières, on retrouve le dernier portrait connu de Wolfe (fait lors du siège de Québec).

Le journal manuscrit de Wolfe est donc aujourd'hui considéré, à juste titre, comme une des pièces les plus importantes de la collection d'archives du McCord. Bien que je n'aie jamais entretenu d'intérêt particulier pour ce personnage historique, j'étais quelque peu enorgueilli d'avoir la responsabilité de veiller sur une telle relique issue d'une période charnière de notre histoire. Mais cette ardeur allait bien vite être tempérée par de nouvelles découvertes.

QUAND ON CREUSE UN PEU...

L'examen du journal fut somme toute assez rapide. Le document ne fait que vingt-deux pages et est écrit d'une main relativement facile à lire. Wolfe y décrit sa remontée du fleuve Saint-Laurent en juin, l'établissement du siège devant Québec, les quelques escarmouches avec l'ennemi et la bataille du 31 juillet devant les chutes Montmorency (qui fut un fiasco monumental pour les Anglais). Il y commente aussi les mouvements de ses troupes, l'attitude de ses généraux, de même que ses propres problèmes de santé (le général avait, entre autres, une vessie assez mal en point!). Cette pièce maîtresse de la collection d'archives de James Wolfe² a conduit mes prédécesseurs à constituer un épais dossier d'information. Ce dernier contenait une transcription du journal, des échanges avec des chercheurs et des copies de différents textes de référence sur Wolfe et sur la collecte de ses reliques. Ce dossier m'aida à mieux comprendre cette pièce, de même que son contexte de création et d'acquisition. Or, à ma grande surprise, ce même dossier contenait aussi de l'information sur non pas une, mais bien *deux* autres copies manuscrites du journal. Et moi qui croyais que ce précieux document était unique! C'était bien mal connaître le phénomène des journaux personnels, surtout ceux provenant de personnages historiques connus³!



Illustration 01 : Mèche de cheveux de James Wolfe (M253; Coll. Musée McCord)



Illustration 02 : Portrait de James Wolfe par George Townshend. 1759
(M245; Coll. Musée McCord)

En plus de la copie du McCord, je découvris donc qu'une autre se trouvait au Collège militaire royal de Kingston, dans les collections de la bibliothèque Massey. Tout comme la nôtre, celle-ci est attribuée à Wolfe. La troisième se trouve à Bibliothèque et Archives Canada (BAC), dans la très volumineuse et importante collection Northcliffe⁴. En apparence, leur contenu était le même. Mince alors! À moins que Wolfe n'ait eu le temps d'écrire en parallèle deux copies de son propre journal à l'été 1759, cela devait signifier que sur les trois, deux des documents étaient nécessairement des copies.

Le dossier d'information contenait des copies d'échanges épistolaires entre une de mes prédécesseures au McCord (Pamela Miller) et les archivistes à Ottawa. Des tentatives d'authentification ont été faites entre 1987 et 1995 et aucun verdict clair n'est ressorti de cet exercice. Le McCord demeurait convaincu qu'il avait l'original écrit de la main du général, et les collègues d'Ottawa étaient d'avis que l'exemplaire du Collège militaire était ce qui se rapprochait davantage de l'original (si original il y avait!).

Voilà la situation devant laquelle je me trouvais. Pas de réponse définitive, des avis souvent contradictoires. Avais-je vraiment entre les mains un écrit provenant de la main de Wolfe? Toute l'histoire n'avait pas été dite sur ce document. Toutefois, le quotidien me rattrapa rapidement. Il y avait des chercheurs à assister, de nouvelles acquisitions à traiter, des collègues à épauler dans la mise en place d'expositions. Mais je me promis d'y revenir, un de ces jours. Près de sept ans plus tard, l'approche du 250^e anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham allait me donner cette chance de remettre le journal à l'avant-plan.

RELIQUE DU PASSÉ

Force est de constater que le journal de James Wolfe est un document plus qu'appréciable du point de vue historique. Il provient d'un des principaux acteurs de la guerre de Sept Ans et se situe dans un cadre chronologique hautement symbolique dans l'histoire du Canada et du Québec. Pour les uns, Wolfe est l'héroïque et l'audacieux conquérant dont le décès devant les murs de Québec l'éleva au rang de légende. Pour d'autres, il est l'envahisseur qui contribua à implanter chez nous le système colonial anglais et qui, de la même manière, inaugura une ère d'incertitude pour le fait français en Amérique. Délicat sujet s'il en est un! Loin de moi est l'intention de m'immiscer dans ce débat. La controverse entourant la commémoration de la bataille des Plaines d'Abraham en 2009 démontre que le sujet demeure encore très volatil, même de nos jours. Je tenterai donc de garder le profil neutre de l'historien et l'œil inquisiteur de l'archiviste. Je ne tiens pas à me faire crucifier, par un camp ou un autre!

Qu'en est-il du journal proprement dit et du récit qu'il contient? À la suite du décès de Wolfe, ses documents furent rapatriés avec sa dépouille en Angleterre. Son corps fut embarqué sur le *HMS Royal William* le 18 octobre et arriva à Spithead en Angleterre le 16 novembre. Wolfe fut enterré à Greenwich le 20 du même mois. Son journal (ou ses journaux) disparut ensuite du radar pendant un siècle et demi. La première copie du journal (celle qui est aujourd'hui à Bibliothèque et Archives Canada) refit surface en 1909. Cet exemplaire fut acquis par Beckles Willson, un amateur anglais de Wolfe qui est l'auteur de *The Life and Letters of James Wolfe*. (Willson 1909) Willson reçut le journal peu après la publication de son livre. Un lecteur l'a contacté en lui annonçant avoir un exemplaire du journal.

En 1910, Willson écrit ensuite un article dans la revue *The Nineteenth Century and After* dans lequel il fit état du « nouvel éclairage » qu'apportait à l'Histoire le fameux journal. (Willson 1910, 445-460) Dans l'article en question, Willson utilisa surtout le journal pour tenter de prouver que Wolfe avait bel et bien été le génie derrière le débarquement à l'Anse-au-Foulon, ce qui permit de prendre les Français par surprise le matin du 13 septembre 1759. Pour remettre les choses en perspective, même en 1910, le culte de Wolfe comme « héros » était encore prédominant et il importait pour certains partisans du général, comme Beckles Willson, d'entretenir la déification posthume de Wolfe. C'est d'ailleurs la même motivation qui amena David Ross McCord à se constituer une collection de *Wolfiana* dès la fin du 19^e siècle.

En dehors d'avoir permis à Willson de réaliser cet exercice de glorification (au demeurant fort peu convaincant), le journal ne nous apprend fondamentalement rien de neuf sur Wolfe ou sur la campagne de Québec de 1759. J'aurais bien voulu croire que son contenu était un témoignage inestimable portant un regard nouveau sur les événements de l'été 1759. Toutefois, depuis la chute de la Nouvelle-France, plusieurs sources premières ont été mises à la disposition des historiens s'intéressant à cette période de notre histoire⁵. Autant du côté français que chez les Anglais, les journaux de campagne, les récits, rapports et journaux personnels d'officiers, comme Guy Carleton, James Murray, Louis-Joseph de Montcalm, Louis Antoine de Bougainville ou François-Gaston de Lévis, avaient aidé les historiens à raconter l'histoire de la guerre de Sept Ans en Amérique. Lorsque le journal de Wolfe réapparut au début du 20^e siècle, nous savions déjà que le général anglais était physiquement mal en point⁶, que ses relations étaient très tendues avec ses brigadiers⁷ et que l'idée d'attaquer en amont de Québec par les plaines d'Abraham venait de ces derniers, et non de Wolfe. À ce sujet, il est maintenant admis que Wolfe préconisait davantage un assaut depuis la côte de Beauport⁸, n'en déplaise à M. Willson!

Donc, au niveau historique, le journal ne nous apprend que peu de choses. Hormis quelques passages plus personnels dont il sera question plus loin, il se lit comme un récit anecdotique et détaché des événements de l'été de 1759. Pour être objectif, on pourrait le décrire comme une des nombreuses sources primaires issues de la guerre de Sept Ans. Malgré tout, ce serait une erreur que d'ignorer la dimension *symbolique* d'un tel document. Pour les amateurs de Wolfe, le journal était une relique du passé, un précieux artefact qui avait été créé par le général. Pour nous, aujourd'hui, sa symbolique demeure, mais à un autre niveau, celui qui nous sert à illustrer l'importance du culte romantique du héros pour nos ancêtres ou pour de grands collectionneurs comme Beckles Willson ou David Ross McCord. Dans *Behold the Hero*, Alan McNairn décrit bien cette réalité : « Il y avait une passion pour toutes ces choses que [Wolfe] sanctifia de son toucher lors de sa courte vie – ses cheveux, livres, mallettes [...]. La collecte de reliques témoigne de l'assignation certaine de Wolfe au rang de réel macchabée historique⁹. » (McNairn 1977)

Ce mouvement de romantisme historique transpire largement dans l'historiographie de la guerre de Sept Ans ou de James Wolfe. Les hagiographies sont nombreuses, même au 20^e siècle¹⁰! Le phénomène s'est aussi manifesté dans le domaine des arts visuels, avec en tête la dramatique peinture de Benjamin West citée plus haut¹¹. À l'été 2009, le Musée national des beaux-arts du Québec a même consacré une

exposition à l'iconographie du siège de Québec. Et quel document ouvrait l'exposition? Le journal de Wolfe, bien entendu! Il s'y trouvait en soutien à une exposition surtout axée sur les arts, mais il avait aussi été choisi pour la mystique historique axée sur le personnage de Wolfe. Nous serions naïfs de croire qu'un tel vestige du passé n'a pas encore aujourd'hui valeur de symbole. Mais symbole de quoi? À l'instar d'une œuvre d'art, chacun y trouve son compte. Pour adapter un vieil adage, «la valeur du document est dans les yeux de celui (ou celle) qui le regarde»! Pour certains, ce sera un objet de mémoire, pour d'autres un objet de vénération, un objet identitaire, historique ou même d'émotions. Comme le mentionne Fabrice Grognet, l'objet de musée: «...a perdu la fonction d'usage qu'il avait à l'origine pour en acquérir une nouvelle, symbolique, en arrivant au musée. D'une certaine manière, l'objet entame donc une seconde vie avec d'autres usagers qui l'ont intégré dans leur pratique et leur discours.» (Grognet 2005, 49)

C'est surtout dans cette *seconde vie* que le journal nous interpelle aujourd'hui. À n'en pas douter, l'intérêt est toujours là. À preuve, une lettre rédigée par Wolfe a été mise aux enchères en 2005 chez la célèbre maison Christie's. La lettre n'est pas datée et a été envoyée à un destinataire inconnu. Néanmoins, la missive a été vendue pour 11 400 \$¹²! Deux ans auparavant, le journal d'un officier rapatriant le corps de Wolfe en Angleterre a aussi fait surface chez Christie's. Les enchères se sont ouvertes à 15 000 \$ et le journal a été vendu pour la somme de 140 000 \$! (Leduc 2005) La foison d'ouvrages publiés sur la guerre de Sept Ans en 2009 et les nombreux colloques sur le sujet sont aussi des preuves que cette épopée demeure plus que jamais un sujet d'actualité¹³. Dans les activités entourant l'exposition du Musée national des beaux-arts consacrée à l'iconographie du siège de Québec, j'ai eu l'occasion de présenter une conférence sur les journaux de James Wolfe. Le théâtre du Musée affichait complet, et ce n'était sûrement pas à cause de la célébrité du conférencier! Même les généalogistes se sont mis de la partie. La Société généalogique canadienne-française amorça à la fin de l'année 2006 un recensement complet des 7 100 soldats et officiers français envoyés combattre en Amérique (initiative connue sous le nom de «Projet Montcalm»). Le résultat fut *Combattre pour la France en Amérique – Les soldats de la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France 1755-1760*, une ressource documentaire majeure sur cette période lancée en 2009.

Toutefois, bien avant 2009, la rumeur de toutes ces manifestations avait commencé à gronder. De mon bureau d'archiviste, où j'avais perdu de vue mon journal au profit de mes responsabilités quotidiennes, je ne pouvais les ignorer. Peut-être aurais-je enfin l'occasion d'examiner plus à fond le mystère de l'authenticité des journaux de Wolfe? Or, les astres allaient s'aligner encore mieux que dans mes prévisions les plus optimistes!

L'ANNÉE DES COLLOQUES

Le bal des conférences et colloques sur le sujet de la guerre de Sept Ans a commencé dès 2008. En novembre de cette année, j'ai participé au 13^e colloque Canada-Québec en histoire militaire. L'événement, sous le thème «Le Saint-Laurent en guerre, 1608-2008», était organisé par Patrimoine Canada, en collaboration avec le Musée naval de Québec et le Collège militaire royal du Canada à Kingston. J'y ai vu l'occasion de prendre le temps de poursuivre mes recherches sur le fameux journal. J'ai donc proposé



Illustration 03 : Introduction à l'exposition *La prise de Québec, 1759-1760* : le journal de Wolfe et son portrait réalisé par George Townshend.
Photo par François Cartier

une conférence à teneur archivistique et historique sur le journal, en y exposant les résultats préliminaires de mes trouvailles sur l'imbroglie des trois journaux.

La réception positive qu'a reçue cette présentation m'a encouragé à poursuivre mon enquête. Le hasard a aussi voulu que l'un des organisateurs du colloque fût M. Roch Legault, directeur du département d'histoire du Collège militaire royal du Canada. Je lui ai exposé l'idée d'organiser une journée d'étude qui porterait spécifiquement sur les journaux de Wolfe. L'idée était relativement simple : rassembler en un même lieu les trois journaux et un groupe d'experts afin d'examiner et de comparer les trois documents. Pour rendre le projet attrayant, je proposai aussi de lui donner un volet public où les résultats des analyses seraient présentés par les experts dans un format table ronde, le tout étant appuyé par quelques présentations pédagogiques sur le contexte historique du siège de Québec.

Alors que l'année 2008 tirait à sa fin, j'avais donc devant moi une triple tâche : organiser et financer un événement, rassembler physiquement les trois journaux et recruter des experts qui accepteraient de participer à cet exercice plutôt inhabituel. À cela s'ajoutait la question du *timing*. Je devais tenter de faire coïncider ma journée d'étude avec un moment historiquement significatif. D'emblée, l'automne 2009 était le moment idéal, car on se rappellera que Québec est tombée aux mains des Anglais le 13 septembre 1759.

Ayant comme premier allié le professeur Legault du Collège militaire, il devenait possible de soumettre une demande au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH). Cet organisme peut financer des événements scientifiques organisés par des universités, et le Collège militaire se qualifiait justement comme institution d'enseignement supérieur. Toutefois, ce type de demande est assez complexe à préparer et le temps nous a malheureusement manqué. Comme solution de rechange, je prévoyais envoyer une demande à BANQ dans le cadre de son programme de *Soutien au traitement des archives*, volet *Études et recherches en archivistique*. Ma demande a été envoyée, mais on m'a informé que mon projet de journée d'étude sur les journaux ne se qualifiait pas dans le cadre de leur programme. L'année 2009 était déjà avancée et je commençais à désespérer de pouvoir mettre sur pied ma journée d'étude!

LES EXPERTS – PREMIÈRE PARTIE

Entre-temps, j'ai amorcé mes approches sur les deux autres fronts. J'ai commencé par exposer mon projet aux deux autres institutions qui possédaient le journal. Au Collège militaire, avec l'aide du professeur Legault, il a été facile de convaincre leur doyen des arts à donner son accord. Leur bibliothécaire en chef, Sarah Toomey, accepta aussi de se joindre au projet et de participer à la journée d'étude comme représentante de son institution. L'emprunt du journal allait donc être aisé. À Bibliothèque et Archives Canada, les choses étaient, disons, un peu plus compliquées. Les contraintes administratives étaient beaucoup plus nombreuses, allant de l'approbation par plusieurs fonctionnaires jusqu'à l'examen du journal par leurs propres restaurateurs, sans parler des questions d'assurances et de transport. Là aussi, j'ai eu la chance d'avoir un excellent contact en la personne de Julie Roy, archiviste à BAC. Elle a grandement contribué à faire avancer les choses dans les dédales bureaucratiques à Ottawa. Enfin, j'avais la

chance d'œuvrer depuis le McCord, qui m'a appuyé dans ma démarche et qui a su, à travers ses lettres de créance, faciliter toute l'opération d'emprunt des deux journaux.

Du côté du recrutement des experts, je devais d'abord déterminer quel genre de détective j'avais besoin. Premièrement, je devais absolument m'adjoindre les services d'un restaurateur familiarisé avec les documents papier. La nature physique des journaux était susceptible d'apporter des éléments essentiels à notre analyse. Grâce aux conseils de la restauratrice en chef du McCord, Anne Mackay, j'ai contacté Marie Trottier, restauratrice des œuvres sur papier au Centre de conservation du Québec. Celle-ci accepta d'emblée ma proposition.

Pour tenter d'authentifier chacun des journaux, il me fallait aussi trouver quelqu'un qui avait de l'expérience dans l'analyse des écritures. Je ne parle pas ici de graphologues, qui vont vous donner le caractère des personnes en se basant sur leur calligraphie! Je voulais plutôt trouver un ou une paléographe qui saurait reconnaître les particularités de l'écriture de notre ami Wolfe. J'ai découvert qu'au Québec, peu de gens semblent pratiquer cette science. Je me suis donc tourné du côté des généalogistes qui, comme tout archiviste le sait, passent des heures à examiner d'anciens manuscrits concernant leurs ancêtres. On m'informa que des cours de paléographie se donnaient à la Société généalogique canadienne-française (SGCF). On me recommanda Josée Tétreault, membre de la SGCF, qui donnait justement ce type d'atelier. Celle-ci accepta aussi de se joindre à l'équipe d'experts.

Ensuite, pour bien comprendre le processus de création des journaux, je me devais de mieux connaître les pratiques d'écriture dans les grandes armées. Pour cela j'avais déjà Roch Legault qui me serait d'une aide précieuse. J'ai tenté d'obtenir la collaboration de collègues du Musée de la guerre à Ottawa, mais l'emploi du temps de leur conservateur ne lui permit pas de se libérer. Dans ce cas, me dis-je, pourquoi ne pas me tourner vers mes confrères archivistes? Après tout, plusieurs passent leur carrière à examiner de vieux manuscrits et à tenter de mieux les comprendre. L'aide vint donc en la personne de Régnald Lessard, archiviste à BAnQ-Québec. Sa longue expérience dans le milieu archivistique, combinée à une très bonne connaissance des sources concernant la guerre de Sept Ans, en ferait un précieux allié. De plus, ce dernier était aussi impliqué dans le projet Montcalm. La dernière personne (et non la moindre) à se joindre à l'équipe fut Patricia Kennedy, archiviste à BAC. En poste depuis de nombreuses années et œuvrant dans le secteur des archives coloniales, elle avait été directement impliquée dans les tentatives d'authentification des journaux de Wolfe menées dans les années 1980-1990. Elle était la doyenne du groupe et allait nous faire bénéficier de ses nombreuses années d'expérience comme archiviste.

SYNERGIE

J'avais donc réussi à rassembler une brochette d'experts pour mon hypothétique journée d'étude. La logistique pour l'emprunt des deux autres journaux, à BAC et au Collège militaire, semblait aussi ne pas être un problème insurmontable. Il fallait donc maintenant mettre tous les morceaux en place et organiser l'événement. Mais tous ces efforts avaient demandé du temps et nous étions maintenant bien entrés dans l'année 2010. Heureusement, l'Histoire nous offrait une nouvelle date symbolique : le

8 septembre 1760, date à laquelle le Marquis de Vaudreuil signa la capitulation de Montréal. Nous pouvions donc nous rabattre sur cette nouvelle date et viser le mois de septembre 2010. Or, le hasard voulut que le Musée Stewart de l'île Sainte-Hélène, en collaboration avec l'UQÀM, ait décidé d'organiser un colloque sur les dernières années de la Nouvelle-France. Il aurait été ridicule que le McCord et le Stewart organisent chacun de leur côté un événement portant sur le même sujet, et ce, dans la même ville et au même moment! Des contacts furent donc établis dans le but de plutôt fusionner les deux événements et de miser sur la synergie qui pourrait ainsi être mise à profit. Le colloque devint donc l'affaire de plusieurs partenaires : les musées Stewart et McCord et l'UQÀM en tant qu'organisateur; BAC et le Collège militaire royal du Canada en tant que prêteurs des deux autres journaux; et la Commission des champs de bataille nationaux, qui offrit un soutien financier additionnel à l'événement¹⁴.

Un programme fut donc mis sur pied, on recruta une belle équipe de conférenciers d'ici et d'ailleurs, les dates de l'événement furent fixées aux 28 et 29 septembre 2010 et le McCord accepta d'accueillir le colloque dans son théâtre. En bonus, ma journée d'étude des journaux de Wolfe allait clore le tout! Les experts, à qui j'allais envoyer un dossier d'information au préalable, allaient se rencontrer en matinée à huis clos pour examiner les journaux. Puis, leurs conclusions allaient être présentées au public en après-midi dans le cadre d'une table ronde. Pour le colloque, baptisé *De la Nouvelle-France à la Province de Québec*, tous les partenaires allaient contribuer financièrement et logistiquement. Mes problèmes étaient réglés. Les astres s'alignaient enfin, ou peut-être étaient-ce les fantômes de la guerre de Sept Ans qui nous rendaient service depuis l'au-delà!

LA GÉNÉALOGIE DES JOURNAUX DE WOLFE

Bien avant que mes experts ne se rassemblent au McCord pour le colloque, j'avais amorcé une recherche un peu plus poussée sur les trois journaux de James Wolfe. Ce sont sur les résultats de cette démarche que mon équipe de détectives allait se baser pour son analyse le 29 septembre 2010.

La première question à élucider concernait la *provenance* des journaux. Comme tout archiviste le sait, cette information est capitale, notamment pour bien mettre en contexte et décrire un document. Aussi pensais-je que j'allais trouver là une partie de la réponse. Je devais donc remonter dans le temps aux origines de chacun des trois journaux.

Tel que mentionné plus haut, les sources historiques nous indiquent qu'après son décès, Wolfe fut rapatrié en Angleterre avec une partie de ses archives. L'aide de camp de Wolfe, le capitaine Thomas Bell, raccompagnait son maître sur le *Royal William* et était responsable de ses papiers. Une fois arrivé à bon port, nous savons que Bell conserva les documents pendant deux semaines avant de les faire parvenir à la mère de Wolfe, Henrietta. Malheureusement, après ce moment (Mme Wolfe décéda peu après en 1763), la piste devient floue. De plus, je ne savais pas exactement ce que Bell avait remis comme documents à Henrietta Wolfe. Cette dernière avait-elle reçu l'exemplaire du journal qui est aujourd'hui au McCord ou celui du Collège militaire

(ou les deux?). Il me fallait donc partir en sens inverse, c'est-à-dire commencer dans le présent et retracer l'histoire des journaux en retournant graduellement dans le passé.

Le dossier d'information sur le journal du McCord, tel que mentionné plus haut, est assez bien étoffé. Les registres d'acquisition du McCord aussi. Il a donc été facile de déterminer que ma copie du journal avait été acquise par David Ross McCord en 1914. Un premier mémo collé à l'intérieur du journal indiquait aussi que le journal avait été en possession d'un amiral anglais, Frank Sotheron, qui l'avait trouvé dans les papiers de son père William. Or, une recherche via Internet dans les archives du Gloucestershire m'apprit que William Sotheron était l'oncle de James Wolfe. Un deuxième mémo que renfermait mon dossier d'information révèle que le journal fut ensuite en la possession de Fred A. Sanborn, qui l'avait reçu d'un certain John Bowman de Tetbury dans le Gloucestershire. Sanborn et Bowman ont tous deux demeuré à Saint-Louis (É.-U.) à un certain moment donné. En 1913, Sanborn a écrit à David Ross McCord pour lui offrir le journal. Les liens familiaux Wolfe-Sotheron et la concordance des lieux (Gloucestershire et Saint-Louis) donnaient du crédit à la chaîne de possessions du journal. Je pouvais donc émettre l'hypothèse que la copie du McCord avait passé quelque temps entre les mains de la mère de Wolfe avant de passer aux Sotheron après le décès de celle-ci. Cela demeurerait toutefois à confirmer.

Mon dossier d'information comprenait aussi une copie photocopiée du journal qui se trouve au Collège militaire. La documentation à son sujet nous apprend qu'il a été donné au Collège par le brigadier canadien John Herbert Price vers 1965. Price a servi en Europe pendant la Première Guerre mondiale et c'est probablement à ce moment qu'il a pu se procurer le journal. Un mémo ajouté en page de garde nous indique que ce journal fut un temps entre les mains d'Edward Vernon Goodall, l'avocat de la mère de Wolfe. Encore ici, donc, nous avons un lien direct avec la famille de Wolfe. Déjà, les choses commençaient à se compliquer!

Heureusement, l'histoire est plus simple pour la troisième copie du journal, celle qui se trouve à BAC dans la collection Northcliffe. Encore ici, même si le mode de transfert du journal entre les différents propriétaires demeure largement inconnu, l'auteur du journal est clairement identifié. Il s'agit de l'aide de camp du général, Thomas Bell. Sa copie du journal a été trouvée avec cinq autres cahiers dans lesquels Bell rédigea son propre journal personnel. Dans le journal, une note inscrite par Bell lui-même indique qu'il a réalisé une copie «exacte et authentique¹⁵» du journal de Wolfe. D'ores et déjà, je pouvais identifier un des trois journaux comme étant de façon certaine une retranscription.

LES JOURNAUX – PAREILS, PAS PAREILS

Ma généalogie des journaux était donc un bon départ. Il restait néanmoins plusieurs zones d'ombre sur lesquelles, je l'espérais, d'autres indices allaient jeter un peu de lumière. Je commençai par me tourner vers la couverture chronologique des journaux. Couvraient-ils vraiment la même période, et sinon, pourquoi? Pour bien visualiser le tout, je dessinaï un graphique pour bien situer les dates extrêmes des journaux. Les trois copies du journal commencent toutes peu après le départ de l'escadre britannique de Louisbourg le 1^{er} juin 1759 et se terminent au plus tard le 16 août suivant. On se

La généalogie des journaux de James Wolfe

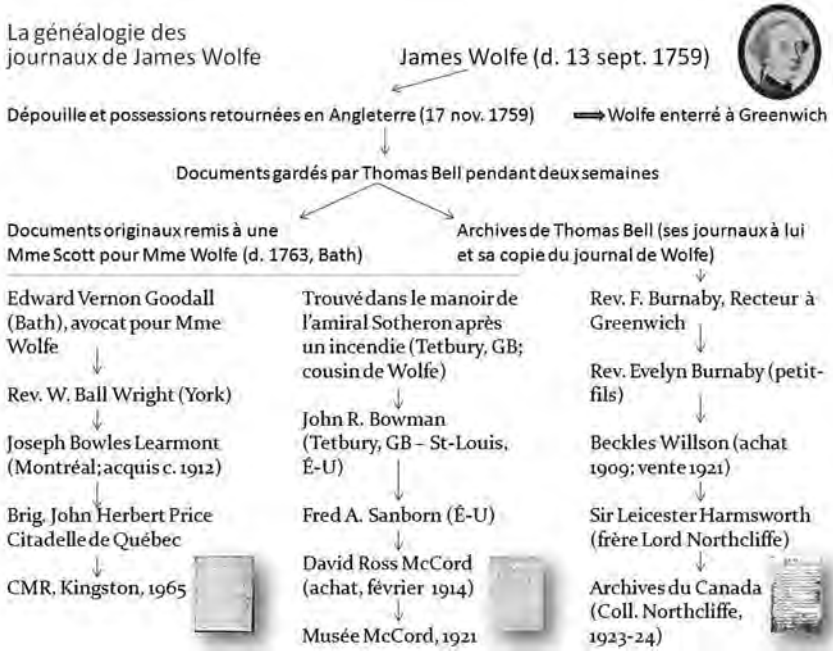


Illustration 04 : La généalogie des trois copies du journal de James Wolfe

Ligne du temps et les trois journaux

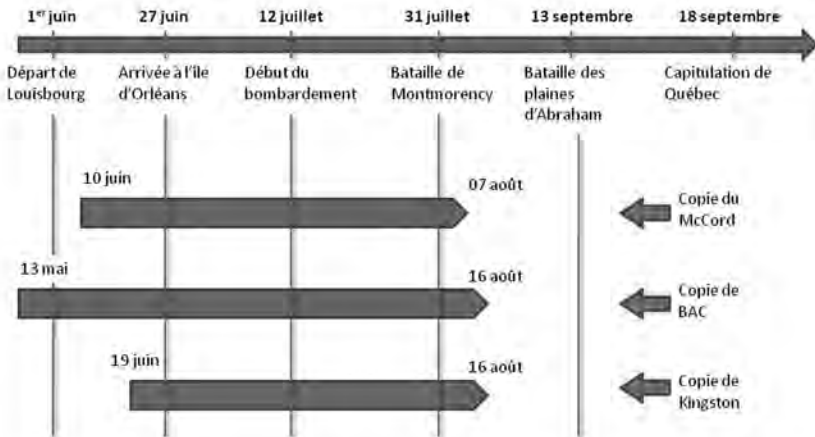


Illustration 05 : La chronologie des trois copies du journal de James Wolfe

souvent que c'est à partir de la mi-août que Wolfe tomba sérieusement malade. Ceci explique l'interruption dans le récit du journal. Toutefois, dans sa copie, Thomas Bell écrit que Wolfe, la veille de la bataille des Plaines d'Abraham, a détruit «un journal» qui contenait un «compte rendu détaillé de la conduite ignoble de ses officiers envers lui, ceci en cas d'enquête parlementaire». Ceci fait évidemment référence aux mauvaises relations existant entre Wolfe et ses trois brigadiers. Le général sentait peut-être venir son destin et jugea-t-il que certaines informations ne devaient pas lui survivre!

Une version du journal (ou du moins *une partie* du journal) contenait donc des entrées allant jusqu'au jour précédant la fatidique bataille du 13 septembre 1759. Malheureusement, si on se fie à Thomas Bell, elle a été détruite à jamais. Il demeure donc trois copies dont les entrées se terminaient toutes vers la mi-août (voir illustration). Les dates de début varient, notamment parce que dans la copie du McCord, quelques pages se détachèrent avant son entrée au Musée et furent perdues à jamais.

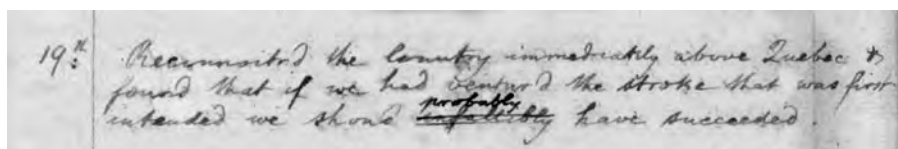
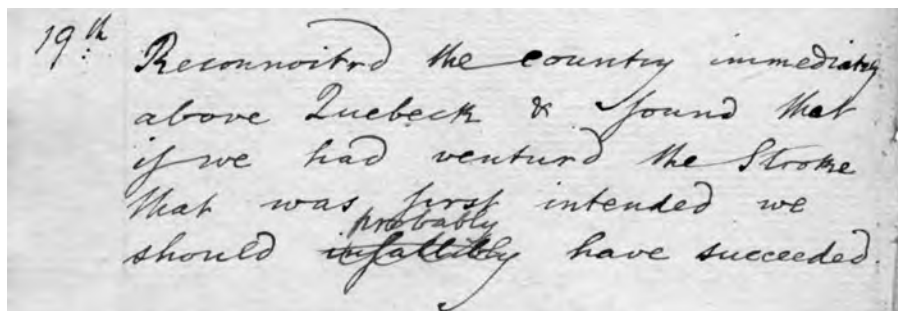
Il restait maintenant à voir si le *contenu* des trois journaux était identique. Heureusement, quelqu'un avait déjà fait l'exercice avant moi et avait comparé chaque entrée des trois journaux dans un tableau comparatif. Dans l'ensemble, les textes sont tous similaires d'un journal à l'autre¹⁶. On retrouve toutefois quelques dissemblances très significatives. Ainsi, on remarque une certaine inconsistance dans le début du journal du McCord. La toute première entrée est datée du «10 mai», ce qui est une erreur, car il s'agit en fait du 10 juin. Le même type d'erreur se trouve aussi dans l'exemplaire du Collège militaire. Une des pages porte en en-tête le mot «July», alors que les entrées datent en fait de juin. Pourquoi des méprises si flagrantes dans les dates? Si les journaux sont de la main de Wolfe, pourrait-il s'agir d'une distraction du général, ou est-ce un copiste qui a fait une erreur? De plus, la comparaison entre les deux mêmes journaux montre que dans la copie du McCord, les entrées du 19 et 20 juin sont intégrées l'une dans l'autre et fusionnées dans une seule entrée datée du 19 juin. Le même phénomène est présent dans la copie du Collège militaire pour les dates du 21 et 22 juin qui sont réunies dans une seule entrée datée du 21 juin. Pourquoi avoir ainsi télescopé deux paragraphes de deux dates différentes? Serait-ce simplement d'additionnelles distractions?

L'étude de l'épellation des mots révèle pour sa part d'autres inconsistances. Quelques fois, le nom «Quebec» est aussi écrit «Quebeck»; de la même façon, «Montmorency» est à l'occasion modifié en un «Montmorenci» un peu maladroit. Ces variations dans l'orthographe auraient pu être des indices intéressants, si ce n'était du fait que les mêmes mots sont écrits différemment à l'intérieur du *même* journal! En effet, le journal du McCord et celui du Collège militaire contiennent tous deux ces variations. Ceci est probablement dû au fait qu'il s'agissait de noms de lieux peu connus des Anglais, qui en retour avaient quelques difficultés à bien les orthographier¹⁷! Rien de significatif ne pouvait donc ressortir de l'analyse de la construction des mots.

Les différences les plus notables se retrouvent toutefois dans la présence de quelques phrases qui sont dans le journal du McCord, mais absentes des deux autres exemplaires. Encore plus surprenant, ces entrées additionnelles comportent des renseignements de nature surtout personnelle. Ainsi, le 22 juin, Wolfe note: *Journey monotonous. Headache* («Voyage monotone. Mal de tête»). Le 25 juin, il indique que les opinions d'un certain capitaine l'ont «presque amené à exprimer le fond de sa pensée

en toute liberté» (*Capt. M.... ideas on that subject nearly drove me into expressing my mind with some freedom*). Une telle candeur, venant d'un général britannique à la fin du 18^e siècle, était quelque peu surprenante. Le 2 juillet, la copie du McCord contient un passage encore plus révélateur : *Bladder painful. A good deal racked. Studied plans. Rainy. Bell read* («Vessie douloureuse. Assez stressé. Étudié des plans. Pluvieux. Bell a lu»). L'absence de ces passages dans les deux autres copies du journal est-elle le résultat d'un oubli ou bien d'une forme de censure, soit d'un copiste ou du général lui-même lors de la rédaction du journal?

L'examen détaillé des textes révèle aussi la présence de ratures suspectes. Ainsi, dans l'entrée du 19 juillet, Wolfe note qu'après avoir fait une reconnaissance en amont de Québec, il juge qu'une attaque depuis cette direction aurait *sûrement réussi*. Ultérieurement, vraisemblablement lors d'une relecture, le mot *sûrement* a été raturé et le mot *probablement* y a été substitué. Sans doute cette rectification a-t-elle été faite pour ajuster le discours du journal à un quelconque changement dans la stratégie de l'état-major anglais. Le plus étrange est que cette même rature se trouve *à la fois* dans le journal du McCord et dans celui du Collège militaire. Le changement a donc été fait *a posteriori* dans les deux copies. La même rature est absente de la copie de BAC faite par l'aide de camp Thomas Bell. Celui-ci a sagement choisi d'écrire que l'opération aurait *probablement* réussi, en ajoutant entre parenthèses une note selon laquelle le mot *sûrement* avait été biffé dans la copie originale. Le 17 juillet, toujours dans l'exemplaire du McCord, Wolfe termine son entrée au journal en dénonçant les plans de l'ennemi et se permet de traiter les Français de *damned rascals* («damnés vauriens»). L'expression est ensuite raturée, mais rien d'autre n'est ajouté. Or, toute trace de cette épithète peu flatteuse a disparu des copies du Collège militaire et de BAC. Cet écart de langage peu approprié pour un commandant a ainsi été volontairement omis.



Illustrations 06 et 07 : Ratures dans les copies du McCord et du Collège militaire

Toujours dans l'entrée du 17 juillet, le journal du McCord comporte aussi une phrase qui a été réécrite, c'est-à-dire qu'un nouveau texte a été surimposé à celui qui se trouvait originalement dans le journal (voir illustration 08). Pourquoi avoir écrit par-dessus une phrase? En examinant le texte initial toujours visible, celui par-dessus lequel on avait réécrit, on constate qu'il s'agit en fait de la *répétition exacte* de la phrase précédente. Autrement dit, le diariste a écrit deux fois de suite *that we have been able to procure* («ce que nous avons pu obtenir»). L'erreur réalisée, l'auteur a donc corrigé le tout en écrivant le reste de la phrase (*the enemy's design upon our battlerlys at Point Levy discover'd*) par-dessus le texte malencontreusement répété. Cette banale distraction serait-elle un indice significatif? Fait-on ce genre d'erreur lorsqu'on écrit un texte pour la première fois? Ou serait-ce plutôt un signe évident que l'on était en train de recopier un autre texte et qu'on a recopié deux fois le même bout de phrase par inadvertance?

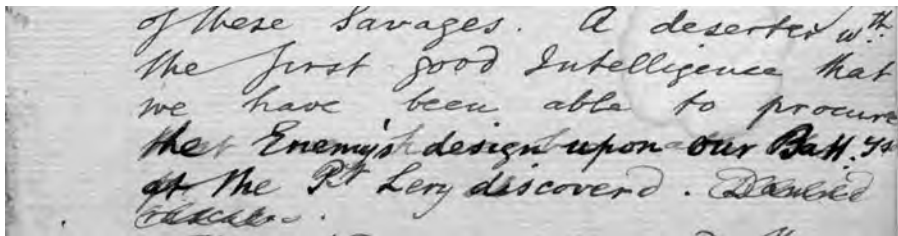


Illustration 08 : Réécriture dans la copie du McCord

Le dernier indice digne de mention se retrouve dans la copie du Collège militaire. La dernière entrée au journal, datée du 16 août, prend fin en milieu de page. Le bas de la page est complètement vide (voir illustration 09). Si Wolfe avait continué à écrire son journal plus tard, même après quelques semaines de maladie, n'aurait-il pas repris son récit à la suite de la dernière entrée, dans la partie vierge de la page? Ce vide me semblait hautement suspect. Même si Wolfe a décidé de détruire la dernière partie de son journal, le texte sur cette page n'aurait-il pas dû filer jusqu'au bas de la feuille? Ou l'arrêt du texte en mi-page concorde-t-il avec le début de la période d'invalidité de Wolfe à la mi-août? Après tout, s'il a repris l'écriture de son journal, peut-être l'a-t-il commencé dans un nouveau cahier? Dans la copie du McCord, la dernière entrée (qui date du 7 août) est incomplète et se termine abruptement en bas de page. Il est dommage que nous n'y retrouvions pas la partie allant jusqu'au 16 août (la page est probablement tombée du journal). Il aurait été intéressant de comparer la fin des deux journaux. J'en arrivais encore à des théories, mais sans certitudes.

ENCRES ET LETTRES SOUS LA LOUPE

Les trois textes ont ensuite été examinés sous l'angle des caractéristiques des encres. Leur densité ou variation peut nous révéler si les textes ont été écrits sur une longue période de temps, semaine après semaine, ou s'ils ont été couchés sur papier d'un seul trait (comme on le ferait lors d'une transcription). Le texte de Thomas Bell (copie de BAC) est d'une grande constance d'un paragraphe à l'autre, ce qui concorde avec l'hypothèse que Bell se serait fait une copie pour lui avant de remettre les documents

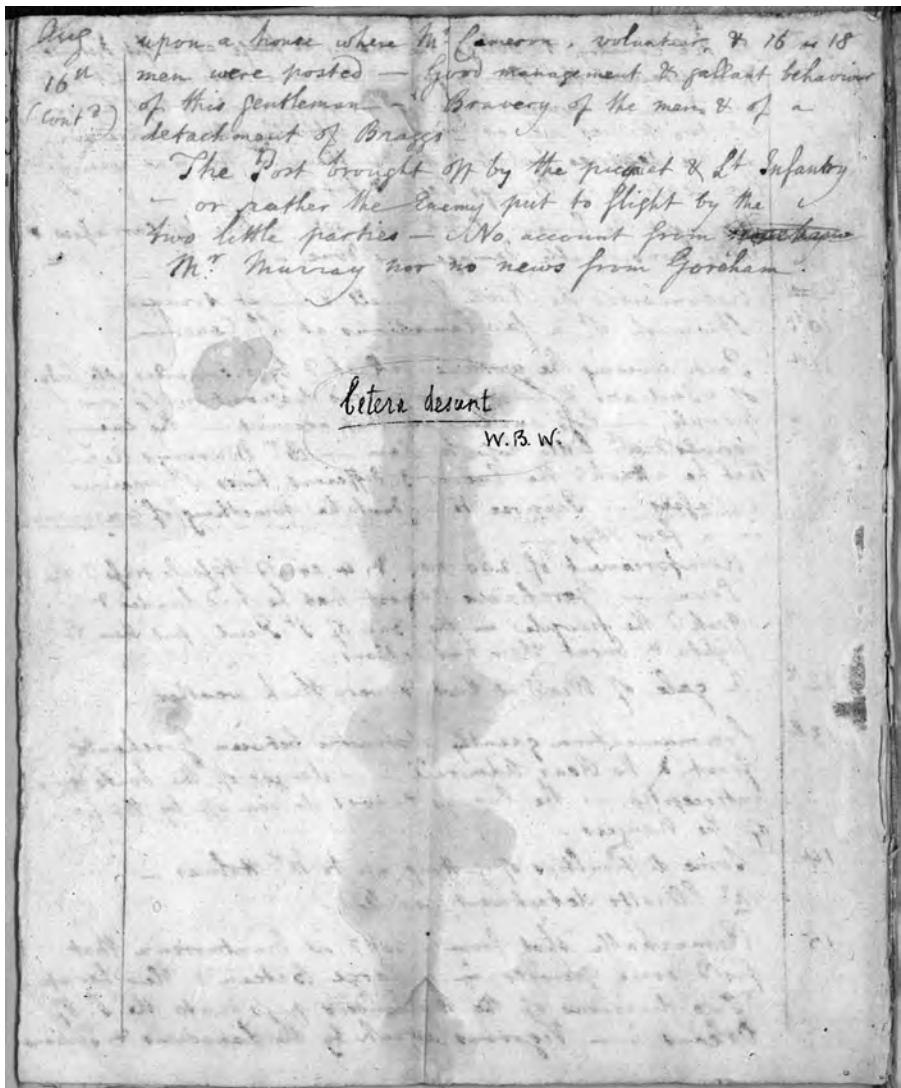


Illustration 09: La fin du journal du Collège militaire.
L'inscription «cetera desunt», ajoutée par la suite par William Ball Wright,
indique que le reste du document est vierge.

de Wolfe à sa mère en Angleterre. Par contre, les encres des deux autres journaux varient à l'occasion (voir illustrations 10 et 11). En fait, elles changent beaucoup plus souvent dans l'exemplaire du Collège militaire, ce qui indique que les entrées n'y ont pas été consignées d'un trait, mais à plusieurs occasions, vraisemblablement sur plusieurs semaines et probablement en des lieux distincts avec des encres différentes. La copie du McCord est beaucoup plus «propre». L'encre y est très constante. De plus, le texte y est plus aéré, plus espacé, comme si on s'était appliqué davantage. La copie Price laisse plutôt dégager une impression de rapidité et d'immédiateté, comme si elle avait été écrite loin d'un bureau ou sur un coin de table à la sauvette.

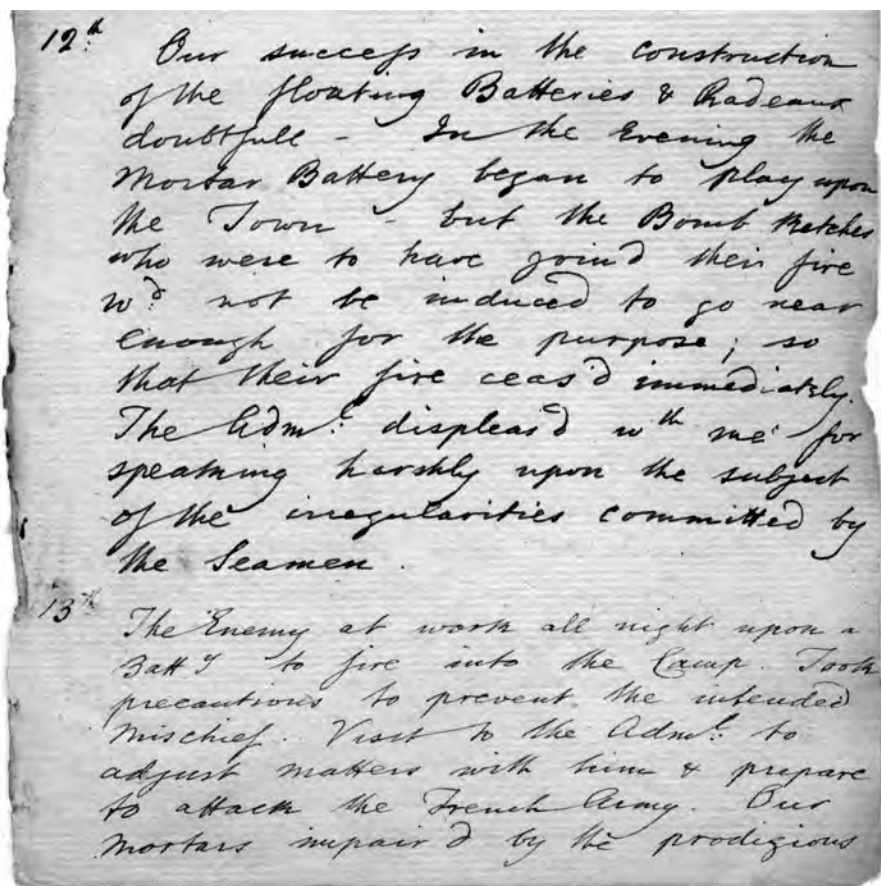


Illustration 10: Variations de la densité des encres dans la copie du McCord

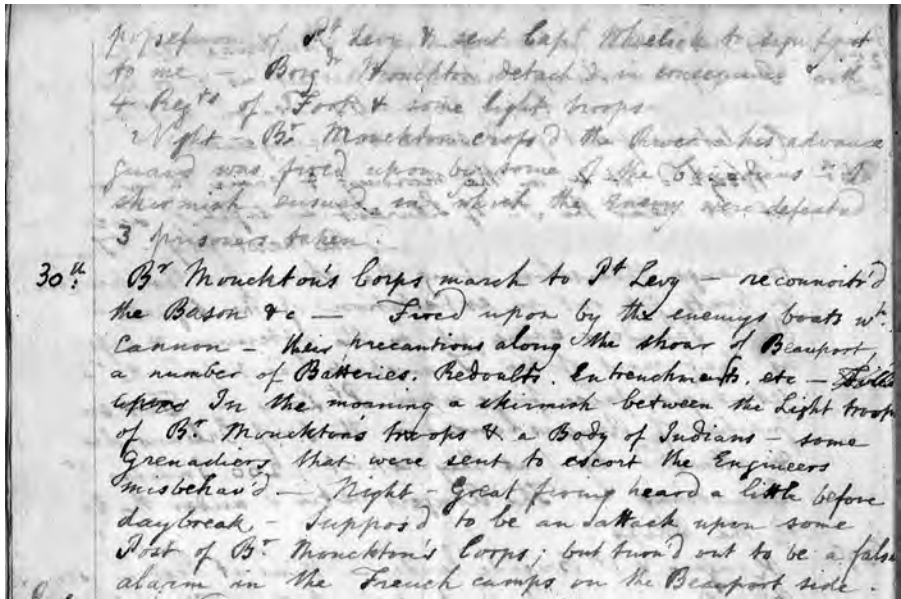


Illustration 11 : Variations de la densité des encres dans la copie du Collège militaire

Dans la même veine, la comparaison de la calligraphie d'un journal à l'autre pourrait s'avérer très instructive. À l'évidence, mettre les textes les uns à côté des autres serait une bonne façon de noter toute ressemblance. Encore mieux, il serait pertinent de mettre côte à côte la calligraphie des journaux et d'autres textes attribués à Wolfe. Peut-être pourrais-je ainsi déterminer quelle main a couché les mots sur le papier. La présence de correspondance écrite par Wolfe dans la collection du McCord allait me faciliter la tâche. Par contre, je devais toujours garder à l'esprit que même ces lettres, que David Ross McCord a soigneusement collectionnées au début du 20^e siècle, pouvaient potentiellement être elles-mêmes des retranscriptions ou même des faux. Beaucoup de ces documents contrefaits existent, surtout ceux se rapportant à des personnages connus¹⁸. Je devais aussi reconnaître mes propres limites dans le domaine. L'étude de l'écriture est une technique précise que l'on développe avec l'expérience, une bonne méthode et de la pratique¹⁹. J'ai vu passer des boîtes pleines de vieux manuscrits, mais cela ne faisait pas de moi un expert en calligraphie!

J'ai tout d'abord laissé de côté la copie de Thomas Bell que possède BAC, car nous savons que c'est une transcription faite par ce dernier. Même pour un non-initié, on remarque rapidement que le style d'écriture tranche nettement avec les deux autres copies du journal. J'ai aussi fait fi des analyses d'écriture réalisées par le passé. En effet, les dossiers d'information concernant le journal du McCord et celui du Collège militaire contiennent tous deux plusieurs avis « d'experts » ayant affirmé avec la plus grande conviction qu'un ou l'autre des textes était « infailliblement de la main de Wolfe ». Il m'était impossible de dire quelle méthode ils avaient utilisée pour en arriver à ces conclusions, ou même si leur opinion n'était pas biaisée par leurs affinités avec l'un ou l'autre des organismes propriétaires du journal²⁰.

De mon humble point de vue, la calligraphie des deux journaux est assez similaire, mais pas assez pour être de la même personne. L'illustration ci-dessous reprend une sélection de quelques mots provenant des deux exemplaires. La gestuelle des lettres montre une nette inclinaison vers la droite de la page, surtout dans le cas de la copie du McCord. Certains mots sont similaires, comme *Montmorency*, *Mr. Vaudreuil* ou *Townsbend*. De plus, des lettres comme les «M» majuscules montrent des ressemblances frappantes. Mais des dissemblances sautent aussi aux yeux : les «T», les «L» et les «F» majuscules montrent des différences évidentes. Surtout, le style de la copie du Collège militaire montre un manque de constance dans les mêmes lettres (par exemple le «T» de *The Fleet* et de *Townsbend* ne se ressemblent pas).

	Collège militaire	Musée McCord
Montmorency		
The Fleet		
Mr. Vaudreuil		
Pt. Levy		
Quebeck		
Townshend's		

Illustration 12 : Comparaison de mots provenant des journaux du McCord et du Collège militaire

On peut néanmoins se demander si, prise de façon générale, le type d'écriture trouvé dans ces deux journaux est distinctif d'autres écrits de l'époque? Les officiers anglais écrivaient-ils tous de façon similaire? Or, j'avais justement à ma disposition, dans les archives du McCord, un autre journal écrit pendant le siège de Québec, celui de l'officier Malcolm Fraser²¹. Comme on le voit ci-dessous, les ressemblances sont frappantes. Le nom *Townsbend*, en particulier, est d'une constance assez surprenante d'un journal à un autre.

En examinant d'autres manuscrits d'époque, on remarque donc que le style d'écriture attribué à Wolfe est assez conventionnel. Il s'agit en fait de la calligraphie cursive anglaise classique, adoptée en Angleterre à partir du 13^e siècle, qui deviendra connue sous le nom «d'écriture ronde» (*roundhand* en anglais). Tous les jeunes fréquentant les écoles anglaises devaient probablement apprendre à écrire à partir

	Collège militaire	Musée McCord	Malcolm Fraser
Sutherland			
Townshend's			
Quebec			

Illustration 13 : Comparaison avec le journal de Malcolm Fraser
(Coll. McCord; M277)

de ce modèle. Tout ceci ne me facilitait pas la tâche et rendait encore plus difficile l'authentification des écrits de Wolfe²²!

Pour ajouter au problème, ce type de comparaison comporte une variable importante : le rôle que jouaient les aides de camp au sein de l'état-major d'une armée. Ces derniers (comme Thomas Bell) avaient comme rôle d'assister leur général dans la tenue de sa documentation. Ceci pouvait inclure la rédaction de son journal à partir de notes prises quotidiennement. Qui plus est, les secrétaires ou aides de camp étaient à l'occasion reconnus pour leur talent à *imiter* l'écriture (et même la signature) de leurs supérieurs²³. (Liberkowski 2006, 38) Cela signifie que Bell aurait pu être celui qui a couché sur papier les mots de Wolfe, et ce, en calquant la calligraphie de ce dernier.

Pour trouver le « style Wolfe », il restait alors l'alternative de comparer les deux journaux à d'autres écrits du général, comme des lettres qu'il aurait écrites *avant* l'expédition de Québec et avant d'avoir Bell comme aide de camp. La tâche de trouver quelques lignes indiscutablement autographes de Wolfe allait demander de la vigilance. Encore ici, je devais remercier M. McCord d'avoir collectionné, en plus du journal, quelques lettres attribuées à Wolfe. L'une d'entre elles, datant du 15 septembre 1755, est adressée à son oncle, le major Walter Wolfe. Il y discute de la défaite du général anglais Edward Braddock face aux Français à Fort Duquesne (l'actuelle ville de Pittsburg) à l'été 1755. Le type de papier vergé utilisé pour la lettre semble conforme à ce qu'on utilisait à l'époque. De plus, un filigrane du type *Pro Patria* est très visible lorsqu'on met la feuille sur une table lumineuse. Ce type de filigrane était couramment utilisé au 18^e siècle en Angleterre²⁴. Enfin, la lettre est écrite de Southampton en Angleterre et les sources confirment que Wolfe se trouvait à cet endroit à l'automne 1755²⁵. Le document est donc d'époque et il n'y a pas de raisons de croire qu'un assistant ou aide de camp écrivait pour Wolfe à ce moment.

J'avais aussi à ma disposition des photocopies de lettres de James Wolfe conservées à Bibliothèque et Archives Canada. Je pouvais donc utiliser un autre exemple de son écriture à des fins comparatives. Néanmoins, la prudence était de mise, car même les archivistes de BAC avaient des doutes sur l'authenticité de ces lettres. Ils croyaient avoir affaire à des copies réalisées par son aide de camp, Thomas Bell²⁶. C'était toutefois une autre source à ne pas négliger dans mon analyse. La lettre, datée du 7 février 1758, était écrite de Portsmouth en Angleterre. Encore ici il y avait concordance des lieux, car Wolfe s'y trouvait alors prêt à embarquer pour l'Amérique du Nord²⁷.

J'en suis donc arrivé à l'illustration ci-dessous. De nouveau, nous retrouvons plusieurs similitudes : le même mouvement des lettres incliné vers la droite, les «T», «B» et «D» majuscules sont tous semblables, ou le trait courbé ornant les «d» minuscules. Les textes, sauf dans le cas de l'exemplaire du Collège militaire, sont tous très aérés, avec un bon interligne et une certaine fluidité de l'écriture. En comparaison, le texte du Collège militaire semble distinct des trois autres textes en étant plus serré et moins linéaire.

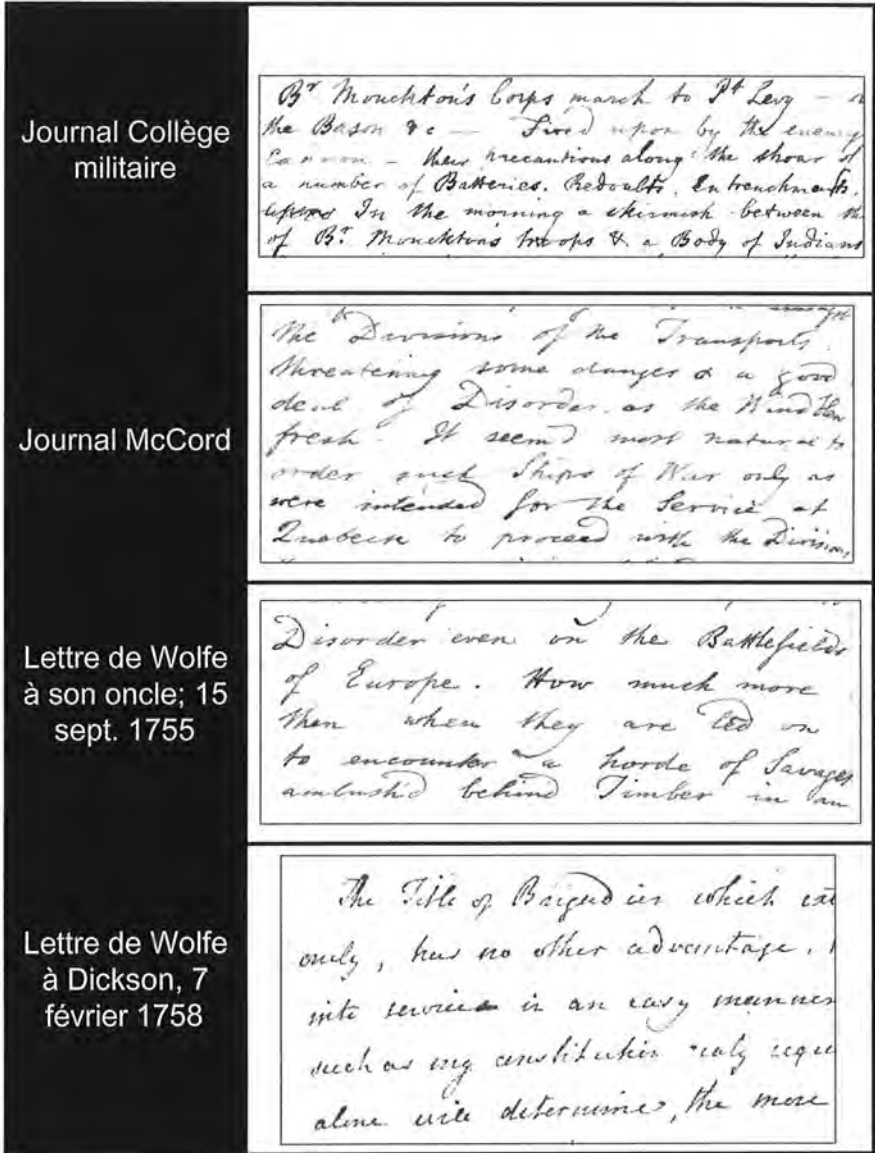


Illustration 14 : Comparaison de la calligraphie de différents documents attribués à Wolfe

Le style d'une personne peut varier dans le temps, notamment à cause de l'âge et de la maladie. Est-ce que le fait que Wolfe était malade a rendu son écriture plus vacillante, comme dans le cas de la copie de Kingston? Ou est-ce que l'aspect maladroit de certaines lettres révélerait plutôt une tentative d'imitation? Lorsque quelqu'un écrit un texte original, l'écriture coule naturellement et laisse transparaître une certaine fluidité. Or, lorsque l'on tente d'imiter l'écriture d'un autre, nous nous appliquons davantage, ce qui ralentit la vitesse d'écriture et rend les lettres moins fluides, plus bancales :

The most immediately apparent characteristics of forged writing are its drawn or labored appearance and slow hesitating strokes intermingled with shaky strokes, frequently exhibiting far too much attention to detail and too much care in the formation of individual letters. [...] Normal writing is written with speed, flow and smoothness²⁸...

La présence de traits commençant ou finissant abruptement et présentant des excès d'encre est un autre indice à surveiller. En effet, lorsqu'on s'applique à imiter une écriture, l'application de la plume sur le papier est plus lente. Il en résulte souvent des surplus d'encre qui marquent les extrémités des traits d'une lettre ou d'un mot. Pour sa part, une écriture «normale» voit la plume toucher et quitter le papier plus rapidement, donc en laissant de fines lignes en début et fin de trait²⁹. L'illustration ci-dessous témoigne bien de ce phénomène.

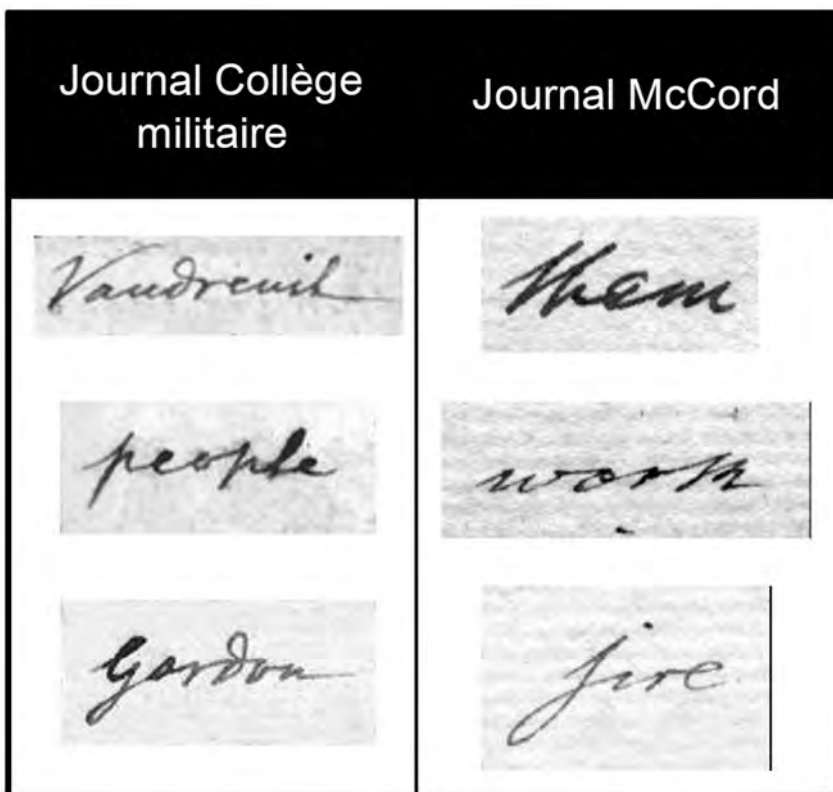


Illustration 15 : Exemples de traits fluides provenant des journaux du McCord et du Collège militaire. Remarquez les traits minces en début et fin de mot.

Dans le cas des deux journaux, nous voyons ces traits fins en début et fin de mot, ce qui, à défaut de prouver que l'écriture est de la main de Wolfe, montre que la personne qui a écrit ces mots n'affichait pas d'hésitation dans son trait de plume. Même si le texte du Collège militaire est en apparence plus inégal, il semble qu'il faudrait exclure l'hypothèse d'une contrefaçon!

FAITS, DOUTES ET HYPOTHÈSES

À la suite de cette démarche de recherche, je me retrouvais devant certains faits, mais aussi devant plusieurs questions. Procédant par étapes, je commençai par énumérer les observations concernant les journaux de James Wolfe, soit :

- Contenu authentique et fidèle aux événements de l'été de 1759;
- Provenance incomplète pour deux des journaux;
- Journal de la collection *Northcliffe* (de Thomas Bell) distinct des deux autres;
- Variations légères dans le contenu des journaux;
- Erreurs de dates et télescopage de certaines entrées;
- Ratures et réécriture : manque de constance d'un journal à l'autre;
- Calligraphie similaire d'un document à l'autre, mais non déterminante;
- Traits d'écriture compatibles avec une écriture « normale »;
- Variations dans la densité de l'encre pour deux des journaux, surtout celui de Kingston;
- Contenu plus personnel dans la copie du McCord qui est absent des autres copies;
- Wolfe lui-même a détruit la dernière partie de son journal.

Les doutes, pour leur part, étaient aussi nombreux. Plusieurs aspects de l'enquête demeuraient encore à clarifier :

- Caractéristiques du papier utilisé (filigranes, type de papier et/ou de cahiers);
- Caractéristiques des encres utilisées;
- Recherche plus poussée sur les pratiques d'écriture dans l'état-major de l'armée britannique au 18^e siècle;
- Recherche plus poussée sur les individus dans la chaîne de propriété des journaux;
- En dehors de la copie de Bell, pourquoi deux journaux plutôt qu'un seul?

Malgré ces incertitudes, je possédais alors assez d'éléments d'information pour mettre de l'avant quelques hypothèses. Certaines étaient plausibles, d'autres plus farfelues. Mais je devais tenter de couvrir toutes les possibilités, soit :

- Le journal a été dicté verbalement par Wolfe à Bell, puis ce dernier en aurait fait des copies en imitant l'écriture du général (donc pas d'original écrit de la main de Wolfe);

- Les journaux du McCord et de Kingston ont été rédigés à partir d'une autre source, probablement des notes contenues dans un cahier ou sur des feuilles volantes. Cette source originale a disparu. Les deux journaux auraient pu :
 - Être tous les deux écrits par Wolfe
 - Être tous les deux écrits par Bell dans une graphie similaire à celle de Wolfe
 - Un écrit par Wolfe, un écrit par Bell dans une graphie similaire à celle de Wolfe
- Si un journal a été écrit une fois par Wolfe, puis transcrit par Bell dans une graphie similaire, l'original serait soit au McCord ou à Kingston ;
- Le journal a été écrit deux fois par Wolfe alors qu'il se trouvait devant Québec :
 - Une première fois en brouillon (copie de Kingston) ;
 - Une seconde fois au propre (copie du McCord) ;
- L'original est revenu en Angleterre et, à la suite du décès de la mère de Wolfe, aurait été transcrit après 1763 par un admirateur ou frère d'armes du général (dans une graphie similaire). Soit l'exemplaire du McCord, soit celui du Collège militaire est donc une copie faite *a posteriori*.

Cela me donnait donc un large éventail de possibilités. Mais en combinant mes observations historiques et matérielles à ces différentes théories, un portrait plus clair se profile. Premièrement, le journal qui se trouve à Bibliothèque et Archives Canada, étant une copie faite de la main de Thomas Bell, est d'une grande importance dans cette analyse. Le texte de Bell est pratiquement *parfait* : pas d'erreurs de dates, pas de ratures ni de réécriture. On sent que le journal a été recopié dans des circonstances plus paisibles que lors du siège de Québec. En fait, Bell a probablement réalisé sa copie de retour en Angleterre. Or, les deux autres journaux, ceux du Musée McCord et du Collège militaire royal de Kingston, exhibent de nombreux défauts : ratures, réécritures, erreurs de dates, fusion de deux entrées différentes sous la même date, etc. Ces erreurs, selon moi, portent à croire que ces deux journaux ont été compilés dans un environnement moins commode, vraisemblablement celui du siège de Québec. La copie de Kingston possède davantage les caractéristiques d'un brouillon, et les nombreuses variations dans la densité de l'encre semblent indiquer qu'il s'agit de la première version à avoir été écrite. La copie du McCord est plus «propre», plus uniforme dans sa composition et plus aérée, ce qui pourrait indiquer que c'est le deuxième exemplaire à avoir été réalisé.

Mais si la copie du McCord est la deuxième à avoir été écrite, pourquoi alors contient-elle des renseignements plus personnels (mal de tête, douleur à la vessie...) qui ne *sont pas* dans la copie de Kingston? Et comment justifier des erreurs dans les dates qui ne concordent pas d'un journal à l'autre? Je crois que ceci tend à indiquer que les deux journaux, brouillon et copie au propre, ont été réalisés à partir d'une *autre* source, probablement des notes prises à intervalles réguliers pour référence ultérieure. De plus, la rature du mot «infailliblement», présente dans les deux journaux, n'a pu être faite que par Wolfe lui-même lors d'une relecture des journaux. Un aide de camp n'aurait jamais osé tenter une telle modification de son propre chef, à preuve la note que Bell a mise à cet effet dans sa propre copie du journal. Bref, je crois que les deux

journaux ont été réalisés au cours de l'été 1759, alors que l'armée anglaise campait devant Québec. La rature – une intervention personnelle de Wolfe – prouve que les journaux *existaient* bel et bien avant son décès le 13 septembre 1759.

Maintenant qu'ils ont été situés dans le temps et l'espace, reste à savoir *qui* a jeté les mots sur le papier. Est-ce Bell qui a compilé un des journaux (ou les deux?) à partir de notes en imitant la calligraphie de Wolfe? Dans ce cas, on doit lever notre chapeau à Thomas Bell pour son talent à imiter l'écriture de son général! Ou serait-ce Wolfe lui-même qui aurait utilisé ces mêmes notes pour rédiger son journal pendant les quelques mois qu'il a passés devant Québec? L'aurait-il même transcrit une deuxième fois? Les ressemblances dans la calligraphie nous porteraient à croire que c'est Wolfe qui a écrit le journal du McCord. La graphie des lettres écrites par Wolfe avant la campagne de Québec, comme celle écrite à son oncle, ressemble beaucoup à celle du journal du McCord. À l'inverse, la forme des lettres n'est pas toujours constante dans la copie de Kingston, ce qui jette un doute sur la théorie voulant que Wolfe en soit l'auteur. Mais peut-être que la copie de Kingston est moins uniforme parce qu'elle a été faite sur le terrain, dans des circonstances difficiles³⁰.

LES EXPERTS – DEUXIÈME PARTIE

À l'approche du colloque conjoint Musée McCord/Musée Stewart, j'avais donc déjà formulé un bon argumentaire concernant les journaux. J'espérais maintenant que mes experts pourraient venir ajouter leur grain de sel à cette réflexion. L'un d'entre eux, la restauratrice Marie Trottier, eut la chance d'accéder aux journaux avec une journée d'avance. Grâce à une collaboration efficace avec BAC et le Collège militaire, leurs copies du journal de Wolfe étaient parvenues au McCord dans les jours précédant le colloque. Celui de BAC arriva par courrier spécial. Celui de Kingston arriva entre les mains de deux solides gaillards en uniforme vert camouflage qui voyageaient cette semaine-là vers Montréal. Ces derniers étaient fort curieux à propos du petit colis fragile et précieux qu'ils convoiaient. Ils ont été surpris quand je leur ai appris qu'ils venaient de me livrer un manuscrit du 18^e siècle possiblement écrit par le général Wolfe!

Mme Trottier eut donc l'occasion d'examiner les journaux en toute quiétude en compagnie de notre restauratrice en chef, Anne Mackay. Aux fins de l'exercice, nous avions emprunté d'autres manuscrits d'Ottawa écrits (en théorie) par Wolfe. J'avais aussi sorti des lettres du général provenant de notre propre collection. L'exercice fut très instructif. J'appris d'abord que de tels journaux sont constitués de plusieurs petits feuillets tous cousus ensemble pour former le cahier. Celui du McCord était d'ailleurs cousu avec trois bandes de parchemin, ce qui était usuel à l'époque. Un examen approfondi révéla aussi que des pages manquaient dans l'exemplaire du McCord. Il en manquait au début et d'autres avaient été coupées dans la dernière partie du document. Ceci concordait avec le fait que cette copie du journal commençait *plus tard* que les deux autres. J'appris qu'il s'agissait aussi d'un cahier acheté sur le marché, déjà relié et dont le papier était de qualité moyenne. Sa couverture était constituée d'un cuir appelé «basane», soit de la peau de mouton, un matériau peu cher. Le texte, d'une couleur tirant sur le brun, semblait avoir été écrit avec de l'encre sépia (ou «encre de seiche»). Ce type d'encre était lui aussi fréquemment utilisé à l'époque. Un filigrane partiel sur la première page du journal (le seul filigrane présent dans ce document) indiquait aussi que le journal datait bel et bien du 18^e siècle.



Illustration 16: Marie Trottier (à droite) et Anne Mackay examinant les différentes copies du journal de Wolfe. Photographie par François Cartier.

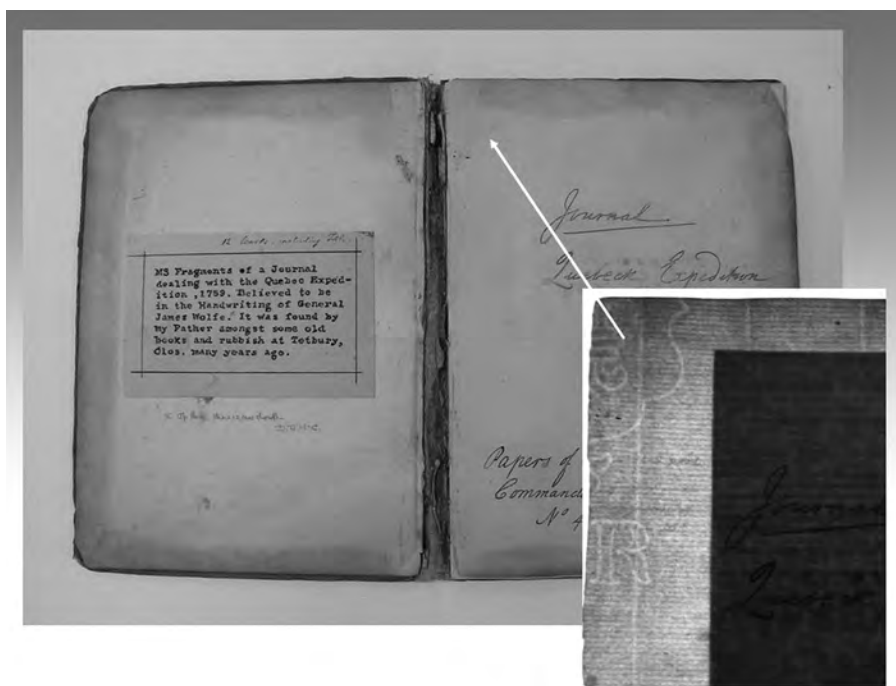


Illustration 17 : Filigrane partiel découvert dans le journal du McCord.
Photographie par François Cartier.

Le journal du Collège militaire était quelque peu différent. On nota d'abord qu'il avait été plié en deux dans le sens de la verticale, peut-être à des fins de transport ou de rangement. Wolfe ou Bell l'auraient-ils transporté ainsi plié dans leurs poches d'uniforme? Aucune page ne semblait manquer dans cet exemplaire. La présence d'encre différentes sauta aux yeux de Mme Trottier. Certains paragraphes avaient été écrits avec de l'encre ferro-gallique, un autre type d'encre en usage à l'époque. Elle remarqua aussi que le contour du papier avait été rogné (coupé), que plusieurs taches de liquide étaient présentes, que le papier était similaire à celui des lettres de Wolfe et que la ligne marquant la marge de gauche avait été ajoutée à la main (et non imprimée, comme dans le cas de la copie du McCord). De toute évidence, le journal du Collège militaire avait eu la vie dure!

Le lendemain, les autres experts se joignirent à l'équipe. Mme Toomey, bibliothécaire en chef au Collège militaire, m'apporta des informations intéressantes sur la provenance de sa copie du journal, mais sans apporter plus d'informations sur ses déplacements à la fin du 18^e siècle. Pour le reste, mes espoirs furent quelque peu déçus, car les hypothèses présentées plus haut furent débattues, mais sans que l'on puisse en arriver à un consensus. Mme Tétrault confirma mes théories sur les ratures et réécritures, mais ne put trancher avec certitude sur la question de la calligraphie. Messieurs Legault et Lessard soulevèrent toutefois une question fondamentale : *pourquoi* un officier comme Wolfe devait-il tenir un journal sur le champ de bataille? N'étant pas

moi-même un spécialiste en histoire militaire, j'appris que les officiers juniors, comme seniors, tenaient fréquemment des journaux lors de campagnes. C'était une pratique courante à l'époque et les informations ainsi compilées pouvaient servir à un officier pour la préparation de rapports ou même pour sa défense en cas d'enquête. Messieurs Legault et Lessard me confirmèrent aussi qu'il était fréquent qu'un aide de camp tienne le journal pour son commandant. Par exemple, Louis-Antoine de Bougainville, en sa qualité d'aide de camp, rédigeait le journal de Montcalm. En fait, il semblerait que le propre journal personnel de Bougainville était presque identique à celui de Montcalm³¹!



Illustration 18 : Le groupe d'experts réunis autour des documents de Wolfe.

De gauche à droite : Marie Trottier, Josée Tétreault, Patricia Kennedy, Anne Mackay, Sarah Toomey et Rénald Lessard. Photographie par François Cartier.

La rédaction d'un journal personnel, pour un officier comme Wolfe, n'avait donc rien d'un récit romantique. Il s'agissait de consigner des faits (et à l'occasion des impressions) à des fins d'utilisation ultérieure, notamment pour rendre compte à ses supérieurs. Wolfe n'en eut jamais la chance, mais son journal, de même que la correspondance avec d'autres officiers durant le siège de Québec, auraient probablement servi de matière première pour la rédaction d'un rapport à William Pitt³², par exemple. Le journal était donc un document très utile et précieux. Ceci expliquerait peut-être pourquoi il y avait deux copies du journal qui existaient concurremment lors du siège de Québec.

Malgré l'impasse devant laquelle nous nous trouvions, l'échange fut des plus intéressants et nos théories furent présentées à un public fort attentif lors de la table ronde de l'après-midi. Un invité de dernière minute, l'historien Denis Vaugeois, s'ajouta au panel et nous fit part de ses impressions personnelles sur le personnage de Wolfe.

Nous avons aussi profité de l'événement pour exposer dans la salle de conférence les trois journaux avec quelques autres manuscrits et objets, dont une peinture miniature et la mèche de cheveux de Wolfe. Le moment était historique! Les trois copies des journaux enfin rassemblés côte à côte, peut-être pour la première fois depuis la fin du 19^e siècle. Même si nous n'avions pas résolu tout le mystère, nous pouvions nous targuer d'avoir réuni en un seul lieu trois des documents historiques les plus significatifs (ou symboliques, si vous préférez) de notre histoire!

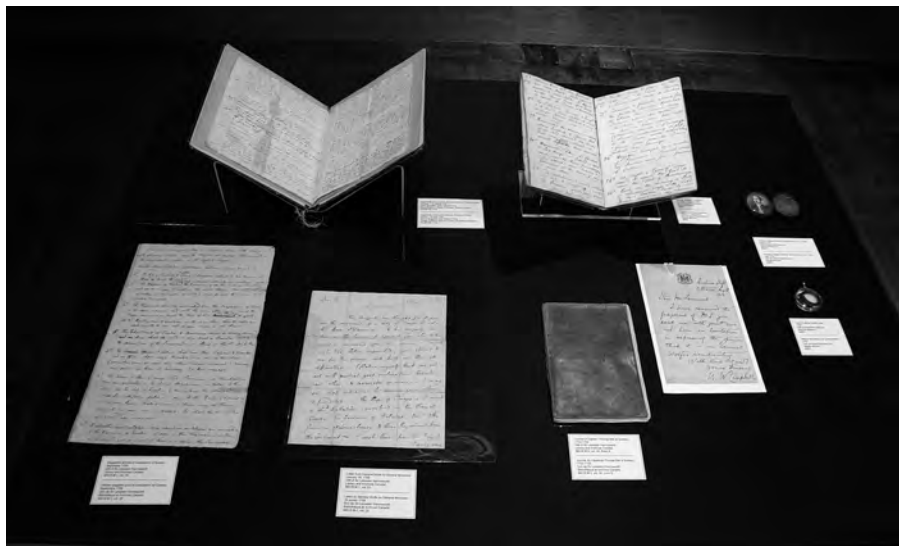


Illustration 19 : La vitrine réalisée expressément pour le colloque McCord-Stewart de septembre 2010. Deux des journaux sont ouverts, en haut. Le troisième est fermé, en bas au centre. Photographie par Marilyn Aitken.

CONCLUSION – ET LA QUÊTE CONTINUE!

Je ressortis de cette expérience de recherche avec des hypothèses plus solides, mais sans certitudes, comme je l'avais peut-être naïvement espéré! En recoupant les indices historiques et matériels, je savais que les deux journaux qui restaient à authentifier (McCord et Kingston) contenaient les mots de Wolfe et avaient fort probablement été rédigés à l'été 1759. Mais l'analyse de l'écriture ne permettait pas encore d'établir de façon non équivoque *qui* avait tenu la plume. Peut-être Thomas Bell, peut-être James Wolfe, peut-être les deux!

On me demandera encore s'il est réellement nécessaire de répondre à cette dernière question : Quelle main a tracé les mots? Quelle importance? Après tout, ces documents sont contemporains au siège de Québec et ont fort probablement été en contact avec le fameux général anglais. Cette aura historique, dont il a été question dans cet article, habite toujours ces deux journaux (et même, jusqu'à un certain degré, la copie réalisée par son aide de camp, Thomas Bell). Ils réunissent tous les éléments essentiels à une bonne histoire : le contexte historique, une authenticité solide et le *dramatis personae* approprié.

Toutefois, avec ce doute qui demeure irrésolu, les curieux dont je fais partie demeureront insatisfaits. Pourquoi l'alpiniste gravit-il la montagne? Parce qu'elle est là! Pourquoi l'archiviste s'acharne-t-il sur les traits de plume ou les filigranes? Parce que lui aussi est obstiné, parce qu'une partie du territoire n'a pas encore été conquis. L'incertitude demeure, agaçante et un brin irritante. On s'accommode souvent mal de l'ambiguïté! Mais je n'en resterai pas là. Je me trouverai des spécialistes en écriture, je mettrai les documents sous le microscope. J'irai même faire un tour dans les archives en Angleterre s'il le faut! Tout ça parce que le plaisir de la quête n'est pas seulement que son aboutissement. C'est surtout le chemin parcouru qui rend l'aventure intéressante!

François Cartier Archiviste

NOTES

1. La collection d'archives du McCord, en date de mai 2011, faisait 270 mètres linéaires. Cela peut sembler relativement peu, mais elle contient plus de 740 fonds et collections. Sa densité a fait en sorte qu'après plus de huit années de loyaux services au McCord, je ne crois pas avoir vraiment fait le tour encore!
2. Outre le journal, les archives de James Wolfe au McCord portent essentiellement sur sa carrière militaire. On y trouve entre autres des lettres adressées à son oncle, le major Walter Wolfe, au sujet de la défaite du général Edward Braddock en 1755 et la prise de Louisbourg en 1758. Ses écrits comprennent aussi une lettre écrite à sa mère, une élogie pour le capitaine Gardiner (1758), un traité de mathématiques (1741) et de la correspondance provenant d'autres membres de la famille Wolfe (1745-1761).
3. Il est fréquent de retrouver plusieurs copies d'un même journal ou d'autres documents officiels; ils pouvaient être recopiés par son auteur à des fins administratives ou même de publication. Des admirateurs des diaristes pouvaient aussi s'en faire des copies pour leur propre compte. Ainsi, George Townshend, qui prit en charge l'armée anglaise après le décès de Wolfe, écrivit trois copies d'un rapport qu'il prévoyait envoyer au ministre des Colonies.
4. Le nom de cette collection provient de sir Leicester Harmsworth, qui l'offrit aux Archives publiques du Canada en 1923-24 à la mémoire de son frère, Alfred Charles William Harmsworth, vicomte Northcliffe. Cette collection de manuscrits originaux et de livres rares totalise 1,75 m et porte sur la carrière de Robert Monckton, de George Townshend et de divers autres personnages ayant participé à la guerre de Sept Ans. Cette collection est le plus important ensemble connu de documents témoignant de ce conflit au Canada.
5. En ce qui concerne le Canada, à l'époque, une des plus importantes ressources était un ouvrage publié par un de nos grands archivistes, Arthur G. Doughty, intitulé *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham* (publié en 1901). L'ouvrage, publié en six volumes, était un recueil de nombreux documents originaux issus de ce conflit. Une autre ressource importante était la *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis* rassemblés en 12 volumes par Henri-Raymond Casgrain (Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1889-1895).
6. Wolfe a toujours eu une constitution fragile. Lors du siège de Québec, vers le 19 août, il devint si malade qu'il dut être alité jusqu'à la fin du même mois.
7. Robert Monckton, commandant en second, James Murray et George Townshend. Les trois généraux étaient plus âgés que Wolfe et issus de milieux aristocratiques. Ils étaient compétents, mais aussi ambitieux et arrogants. Ils ont tous eu des réserves à propos du leadership de Wolfe. Townshend, en particulier, a longtemps été très critique envers lui. Le journal de Wolfe contribua à nous apprendre que Townshend menaçait son général d'une enquête parlementaire.

8. La chose a été admirablement soutenue par Charles Perry Stacey dans son ouvrage *Québec, 1759. Le siège et la bataille* (Québec, Presses de l'Université Laval, 2002. Édition révisée).
9. *Fully dead historical personnage* dans le texte original.
10. Par exemple : WAUGHT, W.T. 1928. *James Wolfe. Man and Soldier*. New York, Louis Carrier & Co.
11. Une bonne étude récente analyse ce phénomène : MCNAIRM, Alan. 1997. *Behold the Hero: General Wolfe & the Arts in the Eighteenth Century*. Montreal, McGill-Queen's University Press.
12. Lors du même encan, un brouillon de lettre rédigé par George Townshend pour William Pitt dans les jours suivant la prise de Québec s'est vendu 66 000 \$!
13. Le meilleur exemple de publication, tant au niveau archivistique qu'historique, est l'ouvrage réalisé par Jacques Lacoursière et Hélène Quimper, *Québec, ville assiégée, 1759-1760. D'après les acteurs et les témoins* (Septentrion 2009). L'ouvrage suit les événements en laissant parler les documents d'archives issus de l'époque.
14. La Commission des champs de bataille nationaux gère en fait un seul site principal, soit celui des plaines d'Abraham à Québec. La Commission a été créée le 17 mars 1908 pour conserver et mettre en valeur le site de la fameuse bataille. L'aide financière offerte par cet organisme est largement due à l'aide de leur archiviste, Hélène Quimper.
15. La mention originale se lit comme suit : An exact and faithful copy of General Wolfe's Journal from the 13th May 1759 to the 16th August 1759, the remainder of his journal to near the day on which he was killed (13th Sept.) was destroyed by himself before the battle.
16. Notons toutefois qu'en dehors des dissemblances relevées dans cet article, un paragraphe complet qu'on retrouve dans la copie du Collège militaire le 21 juin est absent du journal du McCord.
17. À titre d'exemple, le nom «Kamouraska» a été passablement massacré par les diaristes. Dans la copie du Collège militaire, on l'écrit «Thamaruska», et dans la copie du McCord on ne fait guère mieux en rebaptisant l'endroit «Kamouruska».
18. La collection Wolfe du McCord contient justement un parchemin que nous savons être un faux. Dans celui-ci, Wolfe écrit à Amherst et la calligraphie est très mal imitée!
19. Un excellent ouvrage sur le sujet est : RENDELL, Kenneth W. 1994. *Forging History. The Detection of Fake Letters & Documents*. Norman, University of Oklahoma Press.
20. David Ross McCord, dans son enthousiasme de collectionneur de *Wolfiana*, n'hésita pas à affirmer «qu'il n'y avait aucun doute» que Wolfe était l'auteur du journal qu'il acquit en 1914.
21. Malcolm Fraser (1733-1815) est officier dans l'armée britannique et dans la milice. Il sera aussi seigneur et fonctionnaire. En juillet 1757, il achète une commission d'enseigne dans le 78^e d'infanterie (78th Fraser Highlanders). Le mois suivant, son régiment débarque à Halifax. Fraser participe aux sièges de Louisbourg, de l'île Royale (île du Cap-Breton) et de Québec. Son régiment est démembré en 1763 et Fraser se retire avec une demi-solde de lieutenant. Le gouverneur Murray lui remet la seigneurie de Mount-Murray (La Malbaie), en avril 1762.
22. Ce qui rendait l'authentification problématique est aussi que j'avais affaire à des journaux personnels et non des correspondances. Dans une lettre, on peut notamment utiliser la signature à titre comparatif, ou bien les expressions en usage à l'époque (comme des salutations du style «Votre bien humble serviteur»). Des idiosyncrasies peuvent aussi plus facilement être relevées dans des lettres, comme l'endroit où est positionnée la date ou la signature, par exemple.
23. Voir aussi un bon exemple avec le cardinal de Richelieu : Jouhaud Christian. «Les Mémoires» de la politique. In: *Mots*, septembre 1992, 32: 81-93.
24. Churchill, WA, *Watermarks in paper in Holland, England, France etc., in the XVII and XVIII centuries and their interconnection*, 1935, authorized reprint Amsterdam : B DeGraaf, 1985, illustrations 214, 221, 228 et p.75-76.

25. Son régiment, le 20th Foot, se trouvait à Southampton à ce moment. Permanent Advisory Committee *Wolfe. Portraiture & Genealogy*. Quebec House (England), 1959, p. 84.
26. Lettre de M^{lle} Patricia Kennedy, archiviste à BAC, à M^{me} Pamela Miller, archiviste au Musée McCord, 27 mai 1987.
27. Permanent Advisory Committee, *op. cit.* page 100.
28. Rendell, *op. cit.*, page 01.
29. *Ibid.*, page 10.
30. Avec les connaissances et les appareils nécessaires, l'examen de l'écriture des textes pourrait être poussé à un niveau encore plus précis. L'encre pourrait être analysée chimiquement ou une étude sous le microscope pourrait révéler la présence de marques de plumes métalliques (ce type de plume a été utilisé *après* l'époque de Wolfe et révélerait une contrefaçon certaine).
31. Cette information fut confirmée par le biais d'échanges par courriel en septembre 2010 avec Peter MacLeod, conservateur au Musée canadien de la Guerre et le major John Grodzinski, professeur au Collège militaire royal de Kingston.
32. William Pitt (1708-1778) était ministre de la Guerre de Grande-Bretagne pendant la Guerre de Sept Ans.

BIBLIOGRAPHIE

- FOURNIER, Marcel, dir. 2009. *Combattre pour la France en Amérique. Les soldats de la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France, 1755-1760*. Montréal, Le Projet Montcalm, Société généalogique canadienne-française.
- GROGNET, Fabrice. 2005. Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie? *Gradhiva* 2.
- LEDUC, Louise. 2005. Bons baisers de James Wolfe. *La Presse* Jeudi 8 décembre 2005.
- LIBERKOWSKI, Joseph. 2006. *US Presidents. A Guide to Authenticating Autographs*. [s.l., s.n.].
- MCNAIRN, Alan. 1977. *Behold the Hero: General Wolfe & the Arts in the Eighteenth Century*. Montreal, McGill-Queen's University Press.
- WILLSON, Beckles. 1909. *The Life and Letters of James Wolfe*. Londres, William Heinemann.
- WILLSON, Beckles. 1910. Fresh Light on the Quebec Campaign. From the Missing Journal of General Wolfe. *The Nineteenth Century and After* 67, 397: 445-460.